

Le Moulin de la Presle à Planchez

Philippe Berte-Langereau
Philippe Landry « Barbetorte »



PATRIMOINE

C'est l'un des moulins qui, du point de vue de la recherche historique, nous donne le plus de fil à retordre.

On ne le voit pas sur la carte dressée par Cassini vers 1750.

Nous n'avons rien trouvé le concernant dans les « archives révolutionnaires ».

On le voit sur des plans, l'un dressé par André Morlon en 1834 et conservé à la Bibliothèque Municipale de

Nevers, l'autre par le cadastre en 1842, conservé à Nevers, rue Camille Baynac. Le plan des différents bâtiments était le même que celui d'aujourd'hui à peu de chose près : en particulier, la roue était déjà sur le pignon.

Mais, fait incompréhensible, il n'y en a plus aucune trace en 1850, lorsque le contrôleur du fisc dresse l'état des établissements à imposer. À moins que le moulin décrit comme « à côté de Boutenot » soit la Presle : possible d'ailleurs. Si c'est le cas, il était alors dit « le Moulin de Planchez » ; tenu par Pierre Petit, il comprend une paire de meules à grain et une huilerie chômant beaucoup par manque d'eau. La roue est encore à palettes, donc de médiocre rendement : à peine deux chevaux. Il est estimé seulement 2000 F. Ce qui est peu. Cependant, sa puissance passe de deux à quatre chevaux en 1864, sans doute à cause d'une modernisation.

Retour à l'expectative en 1880 : on trouve dans les matrices cadastrales des propriétés bâties de Planchez, au nom « Moulin de la Presle », deux propriétaires, Rateau et Gabin. Rateau sera remplacé par Jean Guyot, ce que nous confirme un document de 1913, mais Gabin opère une modernisation importante en 1883.

La famille Martin arrive en 1928. Aux yeux du fisc, le moulin rapporte 189 F en 1926, 345 F en 1943, ce qui est très modeste.

On peut conclure que le moulin de la Presle a toujours été un petit moulin bien typique des moulins du Haut-Morvan.



Vers 1930, à la Presle : Albert est le garçonnet de gauche, la tête penchée. Ses parents sont à droite, sa mère devant, son père en retrait.

En 1927, le moulin de la Presle est la propriété de Jean Baroin, dit « Jean Bian », marié à Jeanne Léger (décédée le 11 novembre 1924). Le couple a sept enfants, dont André et Pierre. Les propriétaires précédant Jean Baroin sont le meunier Dominique Rateau (décédé le 18 mars 1895) et sa femme Reine Brossier (décédée le 18 juillet 1902). Le couple a une fille, Marie Rateau, mariée à Lazare Jean Guyot, qui prendra la succession de son beau-père. Dominique Rateau avait acheté la Presle « il y a quarante ans environ » (suivant acte de 1927) à Emiland Gabin et sa femme Marie Baroin.

Le moulin de la Presle est probablement le moulin le plus connu du Morvan parce que Monique et Albert Martin, les actuels meuniers, ont su en faire un lieu d'accueil et de chaleur qui est apprécié par tous les visiteurs.

Albert est de ceux qui ont non seulement la mémoire précise, mais qui savent raconter avec tous les détails la vie qui animait les moulins.

Des recherches d'archives que nous avons faites, nous n'avons recueilli que peu de choses ; par contre, grâce à Albert, nous pouvons reconstituer une bonne partie de la vie du moulin de la Presle depuis 1928.

Le père d'Albert, Etienne Martin, naquit en 1891 de parents qui étaient fermiers à Montbois, au pied de Château-Chinon. Lorsqu'il eut quitté l'école communale, et comme la plupart des enfants de l'époque, il fut placé au Moulin des Moulins (commune de Corancy), « é M'leignes », comme commis, chez Jules Roquette qui y était meunier. Ce Roquette eut une fille et deux fils,

Henri, qui fut par la suite meunier au moulin de Savault (Ouroux) et le « Bali » (sobriquet) qui tint le moulin de Corancy (actuelle pisciculture).

Etienne Martin se maria le 4 avril 1920, alors qu'il était domicilié à la Bâtisse (Corancy).

Il était alors journalier et suivait notamment les batteuses du père Trinquet.

Vers 1923-1924, le couple a vécu en ferme à Lorien (Corancy). C'est en 1924 que naît Albert ; sa mère alla accoucher chez ses parents à Ardilly, entre Corancy et Chaumard. Ils eurent quatre enfants. Etienne Martin voulait un moulin. Il avait travaillé chez Roquette et en avait probablement appris plus ou moins le métier.

En 1928, il achète le moulin de la Presle au meunier « Jean Bian » (du nom de Baroin) dont un des fils, Pierre Jean Bian était meunier lui-même. L'autre, André, exploitait le moulin de la Brouelle, actuellement disparu.

Le moulin de la Presle était à l'époque de l'achat dans un très triste état : cave comblée de sable et de gravats, papier huilé aux carreaux en guise de vitres, etc...

Pierre Baroin, le meunier, avait quatre enfants et était de la même génération qu'Etienne Martin. Il partit, après la vente du moulin, vivre à Planchot et l'on ne sait pas pourquoi le moulin fut vendu 15 000 F sur un crédit d'une quinzaine d'années.

Lorsqu'Etienne Martin s'installe au moulin, il achète deux ânes gris, dont un sortait de Château-Chinon, de chez le père Guérot. Il se mit à faire les tournées jusqu'à la Chaise, l'Huis Prunelle avec ses deux bêtes et une carriole bâchée.

Ils prirent aussi un lot ou deux de « coues-sots » pour manger « le farnèze » (le « farnage, mouture grossière »). Une année, vers 1933-34, ils avaient acquis un lot de huit cochons à la Saint-Jean, à Planchot ; ils les ont revendus le même prix qu'ils les avaient achetés. Toujours comble de misère, deux ou trois ans après leur installation, la roue du moulin casse. C'était une roue en bois du même modèle que celle qui existe toujours au moulin de Mignage (Ouroux). Une roue en bois dure environ une vingtaine d'années. Elle s'use progressivement et prend du jeu ; les boulons et les tiges filetées qui joignent les jantes rouillent et ne peuvent plus être resserrés. Les parties d'aubier pourrissent et forment des trous, notamment dans les jantes. L'ensemble se disloque petit à petit. La roue devient « saoule », en tournant, elle vient à raboter le mur et un beau jour, elle s'effondre et c'est fini.

La roue de la Presle se cassa donc vers 1930, en plein hiver, avec une trentaine de porcs à nourrir. Etienne Martin continuait de faire des tournées grâce à son collègue, le Tchène de Boutenot qui lui moula son grain.

Une nouvelle roue fut construite dans



Albert et Monique Martin

le pré au pignon de la roue, par « Lai Zambe » de Lorient, un charpentier en roue. Il travailla avec deux - trois commis et ils montèrent la roue avant de la placer.

Une image a frappé Albert qui avait six - sept ans à l'époque : sans grands moyens, des crics et des palans, les hommes relevèrent la roue et la placèrent dans le bief. Avant, ils avaient tiré l'arbre (l'axe) de roue, une pièce de bois d'environ cinquante centimètres de diamètre sur trois - quatre mètres de longueur, de l'intérieur du moulin. Quand la roue fut en place et « d'hauteur », ils repoussèrent l'arbre pour l'y emmancher et ensuite la caler. Il fallut donc un mois pour que tout fût terminé.

Une roue s'abîme moins vite lorsqu'elle tourne régulièrement et qu'elle est toujours mouillée. Ici, au moulin de la Presle, elle est très exposée ; elle souffre de l'alternance de l'humidité et du soleil par son exposition et par le manque de protection (arbre ou toiton).

De plus, les roues en général souffraient du gel en hiver ; en effet, avec l'éclaboussement, le mur et le froid, l'eau gèle progressivement, même si la roue tourne. Elle arrive à se souder au pignon. « Ça tire » d'abord, en dépit d'un lâcher d'eau plus important, et puis finit par se bloquer. Les meuniers étaient obligés de casser la glace à la cognée mais, de toute façon, la roue était déséquilibrée et tournait de façon irrégulière. D'autre part, sur le bief-étang, la glace atteignait d'importantes épaisseurs et l'eau coulant sur la roue et créant un vide sous la glace, celle-ci finissait par craquer et former des glaçons dans tous les sens.

L'alimentation du moulin

Le moulin de la Presle est alimenté par un bief qui capte, en amont, l'eau du Martelet, un ruisseau qui prend sa source dans les bois de Serault, en Grosse (Planchez).

Or, en amont du moulin se trouvent des prés. Autrefois, pour les irriguer au printemps, les propriétaires captaient l'eau du bief. Mais souvent sans s'occuper des besoins du moulin. Ainsi, certains barraient le bief avec des branches de sapin et des mottes d'herbe pour détourner l'eau et ces barrages étaient hermétiques.

Quand l'Étienne partait en tournée, il ne s'en apercevait pas, mais quand il revenait, il n'y avait plus assez d'eau dans le bief pour faire tourner la roue. Alors il prenait sa pioche et allait dégager le canal d'amenée. Un petit bief traversait les prés du « Rapide », de Coquillon, de « Lai Cheûne » et du « Moineau ». Ils n'étaient pas toujours d'accord entre eux mais quand ça arrivait, ils captaient l'eau pour leur propriété trois - quatre jours ou plus. Le « meulé » n'avait alors plus assez d'eau et c'était la guerre.

Le père Grilladin avait notamment acheté l'Étang Contantin (étang de flottage) vers 36-37, 5 000 F à la Chandelle, en montant sur le meunier qui le voulait pour réserve d'eau. Une fois acquis, il assécha cet étang pour en faire un pré. Étienne Martin, venant d'une commune limitrophe (Corancy) était considéré à Planchez comme un « étranger » et, par conséquent, eut à subir des ennuis en conséquence et notamment d'un

propriétaire qui captait l'eau spécialement pour le gêner. C'était des disputes qui suivaient et qui se sont parfois terminées par une baignade dans le Martelet.

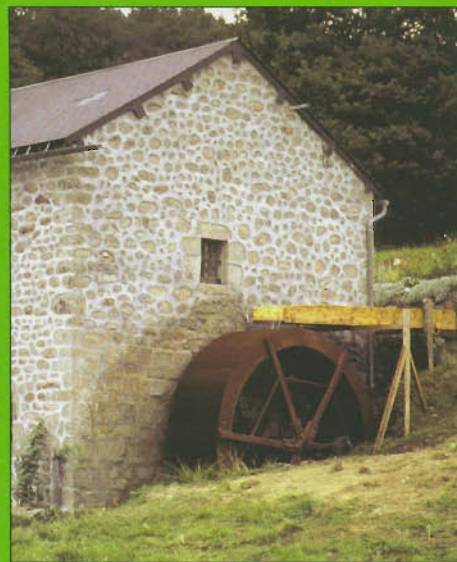
Le bief appartenait, en effet, au moulin et on ne pouvait pas (l'usage est toujours d'actualité) arrêter l'eau de couler jusqu'à la roue. C'est un peu comme une ligne électrique qui traverse des propriétés et que l'on ne peut toucher. D'autre part, ce n'est pas au meunier d'entretenir le bief, mais au propriétaire dont le pré est traversé.

Pour l'un des prés situés en amont de la Presle, il est stipulé sur un acte que le propriétaire pouvait prélever de l'eau dans le bief « le dimanche pendant la messe ».

Cela démontre une fois de plus que la légende selon laquelle les habitants des villages s'entendaient mieux autrefois est erronée. S'il y avait entente, c'est, le plus souvent qu'il y avait intérêt (travaux en commun, matériel d'emprunt, etc...).



▲ 1.



▲ 2.



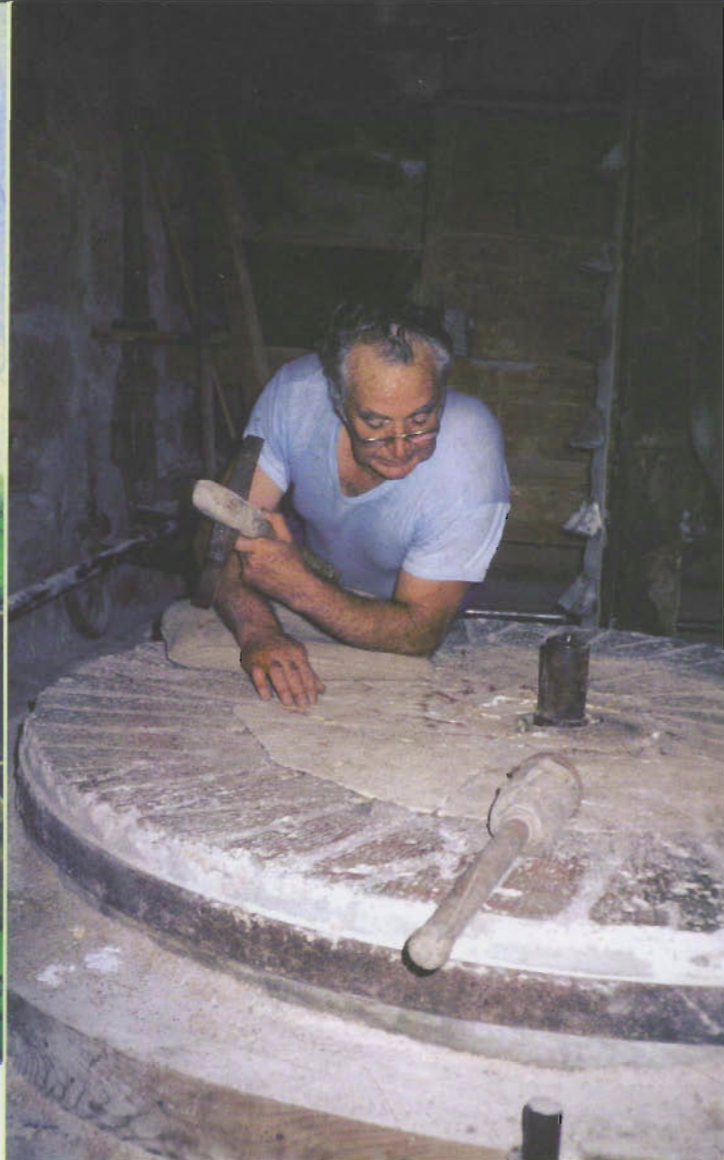
▲ 3.



1. La pose de la roue à augets de la Presle, fabriquée à Château-Chinon (1984).

2. Le pignon du moulin a retrouvé sa roue et l'ange d'amenée d'eau. On notera la lucarne, qui permettait au meunier de surveiller le débit depuis l'intérieur du moulin (1984).

3. la roue à augets est dite « de dessus » car l'eau du bief est amenée par un canal en bois (l'ange) au dessus de la roue. C'est le poids de l'eau dans les augets qui fait basculer et tourner l'ensemble.



▲ Albert Martin rhabille la meule gisante à l'occasion de l'Université rurale de 1987, organisée par l'association "Lai Pouèlée".

Le meunier et sa fille Chantal, remplissent la trémie.



La mouture à la Presle

Étienne Martin, à son arrivée en 1928, ne moulait pas de blé pour faire de la farine panifiable, tout comme Étienne Grillot à Boutenot.

Il ne faisait que la mouture pour les bêtes et la farine de blé noir. En effet, en 1918, la plupart des foyers ne cuirent plus à domicile et l'on acheta progressivement aux boulangers.

Par contre, la bluterie existait à la Presle mais elle était équipée de fin grillage (comme un garde-manger) uniquement pour le blé noir. Le meunier se payait uniquement sur la marchandise et pas un client ne lui donnait d'argent. Pour la mouture des bêtes, il prélevait quatre livres à la mesure (vingt litres). Selon les céréales, la mesure équivalait à seize kilos environ de blé, à neuf-dix kilos d'avoine.

Le meunier ne retirait de l'argent frais que des cochons qu'il élevait. Au début, à la Presle, on engraisa des porcelets ; puis, par la suite, les Martin eurent deux truies et un verrat. Une truie porte cent quatorze jours et peut faire deux portées de dix porcelets par an. On préférait les vendre vers trente

kilos que de les engraisser.

De plus, ils eurent deux-trois vaches, puis six, et les deux ânes pour le transport. À noter qu'Étienne Martin ne disposa jamais d'un vélo ou d'une moto, à plus forte raison d'une automobile ou d'un camion.

Il faisait ses tournées, ses deux ânes attelés en flèche, jusqu'aux Roux, l'Huis Prunelle, la Chaise, la Fiole, mais pas Boutenot.

Plus tard, en 1940, Henri Roquellé du moulin de Savault, installa des soies (ou tamis) de chez Triplette et Renault à la bluterie de la Presle. Étienne Martin se contentait de ce qu'il avait, mais son fils Albert, qui aimait le métier et avait seize ans, fut convié par H. Roquellé à son moulin de trois paires de meules pour apprendre la mouture du blé.

Pendant la guerre, la Presle moulut donc du blé et que du blé pratiquement. Lorsqu'on voulait moudre, et par conséquent, transporter du grain de son domicile au moulin, il fallait un laisser-passer (comme pour l'alcool) que l'on se procurait à la recette de Planchez. Par contre, on fraudait souvent, en emportant plus de blé que celui auquel on avait droit.

Certains, aussi, comme Louis Abridge, avait habillé les roues de bois de sa charrette de boudins de paille pour rouler la nuit sans bruit et emporter son grain sans se faire surprendre par l'administration française ou par les Allemands qui réquisitionnaient. Le moulin de la Presle tournait en permanence et tous les locaux (grenier, cave, grange, etc...) étaient bourrés de sacs en attente de mouture. Il n'y eut pas de visites désagréables de contrôle.

Le rhabillage des meules

Moudre du grain consiste à faire frotter deux pierres superposées qui, ce faisant, écrasent la graine et en extirpent la farine. Ces pierres sont creusées de sillons qui permettent un travail plus efficace. Néanmoins, en se frottant, les sillons de ces

pierres, de ces meules finissent par s'émousser et il faut les « rhabiller » à l'aide de marteaux spéciaux.

On soulève la meule tournante (l'autre est gisante) à l'aide d'une potence et l'on peut ainsi procéder au rhabillage de chacune des pierres. Dans la région, les « meulés » s'entraidaient et allaient se donner la main à tour de rôle. Dans d'autres coins, des « professionnels » itinérants passaient épisodiquement dans les moulins.

Étienne Martin mourut en 1945 après une opération et un refroidissement qu'il avait pris. Son fils, Albert, l'actuel meunier, prit donc la succession.

Mais, en 1946, la roue de bois que son père avait fait refaire en 1930, céda à son tour. Albert acheta celle du moulin de la Brouelle à M. Billard qui procédait à la reconstruction de Planchez, sinistré pendant la guerre. C'est d'ailleurs pour en récupérer les matériaux à cette fin que la Brouelle fut progressivement démonté et qu'il n'en reste rien aujourd'hui.

Le moulin de la Brouelle avait cessé son activité, d'après Albert Martin, vers 1943-44.

La roue, intérieure et protégée du soleil et du gel, fut donc immobilisée pendant deux ou trois ans et était encore en état.

Elle était un peu plus petite que celle de la Presle, mais plus large (quatre mètres de diamètre environ). Elle fut sortie avec trois paires de bœufs, deux du vieux Beau de Boutenot, le Jousé et une du « Jean des Biottes » de la Chaise.

Deux paires tiraient la roue couchée sur un chariot et une tirait l'arbre, l'axe.

Par contre, en remontant de la Brouelle, le chemin était bordé de deux murs de pierre qui empêchaient la roue de passer. Il fallut donc user d'habileté pour la sortir. D'autre part, l'axe de l'ancienne roue de la Presle était cylindrique. Celui de la Brouelle était hexagonal. Il fallut donc les changer avec les moyens de l'époque et c'est le charron de Planchez, Jean Latelize, grand-père de Monique Martin, l'actuelle meunière, qui aida à replacer la roue de la Brouelle. C'était le « Jean Nom de Dieu », d'une expression qui lui était chère.

« Jean, vous gôtez vé nô ? » (vous déjeunez avec nous ?). « Ah, ben, non de djeu, i va ô dire ai lai bourjouaize ! ».

Il était toujours nu-pieds dans ses sabots, été comme hiver.

La roue fut remontée en deux-trois jours. Et elle a tourné de 1946 à 1948, date à laquelle Albert s'est marié puis est parti travailler sur Paris.

Sa mère a continué de faire tourner cette roue jusque vers 1950 pour faire de l'électricité avec une dynamo de camion et une batterie d'avion (quel programme !).

Albert et Monique Martin revenaient régulièrement en vacances, puis sa mère lui écrivit un jour que la roue avait cédé. C'était la fin. Albert essaya de la restaurer un peu puis la démontra. Des ferrailleurs vinrent récupérer la fonte du rouet, mais l'ancien meunier avait mis sa mère en garde et le moulin resta intérieurement intact.

Une fois ses filles mariées et parties, la mère d'Albert demeura seule au moulin de 1956 à 1965 pour décrocher en 1966.

Revenu en retraite en 1982, Albert souhaita faire retourner son moulin qu'il avait quitté pendant trente-quatre ans.

Il essaya de trouver une roue qui allât, mais en vain.

Il put cependant acheter un arbre en fonte et des brassards à Michel Jean qui les avait récupérés à Champeau (Saulieu).

Un serrurier de Château-Chinon, M. Desmoulins au nom prédestiné, refit une roue en 1984.

L'ancien arbre de la roue de la Brouelle achève ses jours dans la cour du moulin et son prédécesseur est, lui aussi, au bord de la rivière.

Aujourd'hui, le moulin tourne et moud du blé noir.

Il est un rendez-vous des amis des moulins et ses meuniers sont aussi chaleureux et accueillants que de la fine fleur de farine.

Ils ont fait de leur moulin un pôle d'attraction et ils sont un exemple à suivre par les anciens meuniers ou les propriétaires de moulins du Morvan et d'ailleurs.

Le moulin peut se visiter en téléphonant au préalable au 03 86 78 43 46.

**Association « Moulins du Morvan »,
6, rue du Rivage, 58000 Nevers.**

La Presle et les autres moulins de Planchez

Le moulin de la Presle n'apparaît que tardivement dans les archives historiques. D'ailleurs, le moulin de Planchez-en-Morvan, le plus anciennement connu, est Planchot (ou Planchat) qui, dans un document Morlon à la Bibliothèque Municipale de Nevers, apparaît soumis à un bail à bourdelage en 1551. On note également un « pré du battoir » à Boutenot, en 1611.

Planchot est le seul moulin de la commune sur la carte Cassini de 1754 (ce qui prouve qu'il existait, mais que les autres n'existaient pas). On m'a signalé, dans un état civil des années 1780, la présence d'un meunier de la Presle. Mais ce moulin n'apparaît officiellement, pour l'instant, que sur le cadastre de 1842, avec trois autres moulins : Planchot, Boutenot, Morin (ou Ruisseau-Morin) qui a deux bâtiments dotés chacun d'une roue, un pour le grain, un pour l'huile.

En 1850, ce sont quatre petits moulins estimés assez peu cher par le contrôleur du fisc :
- Ruisseau-Morin a une paire de meules à grain et une huilerie « chômant à moitié » ;
- La Prée, tenu par Jean Grillot, dispose d'une roue à palettes et d'une paire de meules ;
- Planchot dispose de deux roues, une pour le blé et une pour l'huile.

En 1863, M. Rateau crée sur la route de Planchez à Gien, au lieu-dit « Gué de Migny », un moulin très moderne, à deux étages, ce qui est nouveau dans le Morvan, avec une roue à augets de deux mètres de diamètre et un de large, un outillage en bois et fonte, une potence à vis pour lever les meules (mais il n'y en a qu'une paire). Il n'en reste aujourd'hui qu'un tout petit bâtiment en bordure de route.

Mais après 1880, les moulins de Planchez souffrent. Dès cette date, Planchot n'est plus mentionné. Claude Boisset démolit le Gué de Migny en 1890, les deux établissements de Ruisseau-Morin subissant le même sort en 1901.

Boutenot ne rapporte alors à Raymond Grillot que cent trente-trois francs de revenu fiscal net, et la Presle que cent quatre-vingt-seize à Lazare Guyot, gendre Rateau, ce qui n'est vraiment pas beaucoup. Ni l'un, ni l'autre n'auront par la suite des revenus élevés.

Étienne Martin, père d'Albert, achète le moulin de la Presle en 1921 ; il le modernisera, résistera bien à la concurrence, changeant la roue en 1947... Mais Albert aura la sagesse de ne pas insister : les grands moulins étaient trop forts. Et la belle roue en bois pourrira en paix. L'actuelle roue, en fer, a été posée en 1984.

Quant à Boutenot, il subsistera assez longtemps également, notamment sous un célèbre meunier, Étienne Guyot (célèbre pour les bals qu'il a maintes fois animés dans le Morvan à l'aide de son violon) ; voici peu, on pouvait encore voir la roue contre un mur du moulin de Boutenot.